

L'ARCHE *Editeur*

Günter EICH

Les Rêves maudits

Traduit par
Norbert TRIPONEZ

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LES REVES MAUDITS .

Traduction d'après :
Günter EICH - " TRAUME "
in " Fünfzehn Hörspiele "
Suhrkamp Taschenbuch-
Zweite Auflage (1975)

Traduit par Norbert Triponez

NI.

UN OBSTACLE AUX CARESSES DE NOS YEUX .
CORPS HOMOGENE, DONT LA FORME INSOLITE N'EST PAS
CES TEXTES FORMENT DONC UN ENSEMBLE COHERENT, UN
ET LE REVE EST LA POUR NOUS RAMENER A LA REALITE .

L'ORBI .

SE VEUT UNE REFLEXION SUR LE PROGRES ET LA FUIE DANS
VOICI UNE OEUVRE DONT LA NUDITE, EMPRUNTEE DE CULPABILITE,

DESHABILITES DE SA PROSE ACERBE .

RADIOPHONIQUES SUR LE THEME DU REVE . IL LES A, EN PLUS,

GUNTER EICH NE S'EST PAS CONTENTE D'ECRIRE CINQ DRAMES

NOTE SUR L'OEUVRE .

Comme je vous envie de pouvoir oublier,
de ne pas connaître ces rêves
qui perturbent mon sommeil .

Je m'envie moi-même dans ces moments de contentement aveugle :
ce bain dans la mer du Nord, Notre Dame,
les départs en vacances et le retour au pays,
le jour de paie et le Bourgogne qui miroite dans mon verre .

Pourtant, dans le fond, je pense
que la bonne conscience ne suffit pas
et je doute des bienfaits de la sieste
dans laquelle nous nous laissons tous bercer .

Pas davantage, je ne saurais exclure le pur hasard
(n'y en a-t'il jamais eu ?)

et je voudrais réveiller l'un ou l'autre de ces dormeurs
pour lui dire que c'est aussi bien ainsi .

Si ton regard, plein de tendresse, croise celui d'un malheureux
et si tu te mets à écouter les appels de détresse
qui arrivent sans discontinuer de la terre entière,
ce que tu prenais pour le doux murmure de la pluie
ou le chuchotement du vent dans les feuilles
deviendront d'insupportables cris de désespoir à tes oreilles .

Regarde la réalité en face :
partout, il n'y a que torture et prison,
paralysie et soumission .
C'est à la mort, sous toutes ses formes,
à la souffrance morale et à la peur
que s'adresse la vie .

La terre se fait l'écho
des gémissements sortis de toutes ces bouches
et tu peux lire la consternation
dans les yeux des hommes que tu aimes .
Tout ce qui arrive te regarde .

PREMIER REVE .

Dans la nuit du 1er au 2 août 1948, Wilhelm Schulz, châtelain de Gütersloh en Westfalie, rêva cette aventure peu réjouissante qu'il ne faut pas prendre à la lettre . Schulz, mort entretemps, avait des douleurs à l'estomac, qui, comme chacun le sait, peuvent engendrer de mauvais rêves .

Personnages : grand-père, grand-mère, petit-fils, femme, enfant, voix .

Le train roule lentement . Des voix dans le wagon .

Grand-père : " Il était 4 heures du matin lorsqu'ils sont venus nous sortir du lit .
L'horloge a sonné 4 coups . "

Petit-fils : " Tu racontes toujours la même chose . Tu nous ennues, grand-père . "

G-p : " Mais qui étaient-ils, ceux qui nous ont emmenés ? "

P-f : " 4 hommes aux visages impénétrables, pas vrai ? Chaque jour, tu remets ça .
Ton passé ne nous intéresse pas . Reste tranquille et dors . "

G-p : " Mais qui étaient ces hommes . Appartenaient-ils à la police ? Il portaient un uniforme que je ne connaissais pas . En vérité, ce n'était pas un uniforme mais ils avaient les 4 le même vêtement . "

G-mère : " Je crois, avec certitude, que c'était les pompiers . "

G-p : " Tu dis toujours ça . Pourquoi les pompiers seraient-ils venus nous chercher dans notre lit, au milieu de la nuit et nous enfermer dans un wagon à bestiaux . "

G-m : " Bah, les pompiers ou la police, quelle importance cela a-t'il maintenant ? "

G-p : " Avec le temps, on se fait à tout . Pourtant, la vie que nous avons menée jusqu'à ce jour est très étrange . "

G-m : " Mon Dieu, c'est bien vrai . "

G-p : " Notre présence dans ce wagon nous paraît banale, maintenant . "

G-m : " Je t'en prie, ne dis pas cela . "

Femme : " Ouais, reste tranquille . Cesse de radoter . (se tournant vers le petit-fils
Viens plus près de moi, Gustave, réchauffe moi . "

P-f : " Mmh . "

G-p : " Il fait froid . Viens plus près, toi aussi, la vieille . "

G-m : " Je n'ai plus beaucoup de chaleur à donner . "

G-p : " Depuis combien de temps avons-nous été forcé de quitter notre maison ?
Depuis combien de temps voyageons-nous dans ce wagon ? "

G-m : " Pas de montre, pas de calendrier ... Mais les enfants sont devenus grands et
les petits-enfants aussi... et si il fait moins sombre ... "

G-p : " Tu veux dire quand il fait jour dehors . "

G-m : " Quand c'est plus clair et que je peux voir ton visage, je peux lire, sur tes
traits, que tu es un vieil homme et moi une vieille femme . "

G-p : " Ca doit bien faire 40 ans . "

G-m : " Oui, environ . Pose ta tête sur mon bras . Tu seras mieux . "

G-p : " Merci . "

G-m : " Te souviens-tu ? Il y avait quelque chose que nous appelions CIEL et
ARBRE . "

G-p : " Derrière notre maison, il y avait un chemin qui menait à la lisière de la
forêt . Dans les champs, en avril, poussait la DENT-DE-LION . "

G-m : " DENT-DE-LION . Quel mots merveilleux tu emploies . "

G-p : " DENT-DE-LION, rappelle-toi donc . Une fleur jaune, les champs en étaient tout
jaunes . Dans la tige, il y avait un jus blanc et laiteux . Lorsque'elle
était fanée, des boules de laine se formaient sur la tige et la garniture de
semance s'envolait quand on lui soufflait dessus . "

G-m : " Oui, maintenant, ça me revient . Comme c'est loin . "

G-p : " Te souviens-tu de la chèvre que nous avions à l'étable ? "

G-m : " Ca, je m'en rappelle . Je la trayais chaque jour . "

G-p : " Il y avait une armoire dans la chambre à coucher et mon costume du
dimanche, bleu foncé, à l'intérieur . Pourquoi est-ce que je pense à ça ?
Comme si le costume bleu foncé était devenu ce qu'il y a de plus important,
comme s'il était devenu essentiel . "

G-m : " Que veux-tu dire par là ? "

G-p : " Tout était bien . L'acacia devant la maison et les framboises agrippées à la
clôture . "

G-m : " L'essentiel, c'était que nous étions heureux . "

G-p : " Mais nous ne le savions pas . "

G-m : " Comment s'appelaient les fleurs dont tu parlais tout-à-l'heure ? Les jaunes . "

G-p : " Dents-de-lion . "

G-m : " Dents-de-lion, oui, je me souviens . "

(L'enfant se met à pleurer)

G-m : " La petite, qu'est-ce qu'elle a ? "

F : " Qu'as-tu, Frieda ? "

Enf : " Ils parlent toujours de fleurs jaunes . "

P-f : " Ils parlent toujours de choses qui n'existent pas . "

Enf : " Je voudrais avoir une fleur jaune . "

P-f : " L'enfant veut une fleur jaune . C'est à cause de tes radotages, grand-père . Une fleur jaune, personne, ici, ne sait ce que c'est . "

F : " Il n'y a pas de fleur jaune, mon enfant . "

Enf : " Mais ils parlent de ça tout le temps . "

F : " Ce sont des légendes . "

Enf : " Des légendes ? "

F : " Les légendes c'est ce qui n'existe pas . "

G-p : " Tu ne devrais pas lui dire ça . Tout ce que je raconte est vrai . "

P-f : " Alors montre les, tes fleurs jaunes . "

G-p : " Je ne peux pas les montrer, tu le sais bien . "

P-f : " C'est donc un mensonge . "

G-p : " Est-ce que ça doit être un mensonge pour autant ? "

P-f : " Tu nous rends tous fous avec tes histoires . Ni moi, ni personne ne veut connaître ces légendes . Nous ne voulons pas savoir ce que tu ne cesses de rêver jour et nuit . "

G-p : " Ca n'a pas été rêvé . C'est la vie que j'ai menée jadis . N'est-ce pas, la vieille ? "

G-m : " C'est vrai, oui . "

P-f : " Quoi qu'il en soit, penses-tu que nous soyons plus heureux quand tu nous racontes que c'était plus beau autrefois et que c'est

- P-f : " partout plus beau ailleurs que chez nous ? Qu'il doit y avoir quelque chose que tu appelles LIT et que tu as bu quelque chose que tu appelles VIN ? "
- Des mots ... rien que des mots, que veux-tu qu'on en fasse ? "
- G-p : " On doit savoir . On ne peut pas grandir sans avoir une idée du vrai monde . "
- P-f : " Il n'existe aucun autre monde excepté celui-ci . "
- G-p : " Excepté cette cage dans laquelle nous vivons ? Excepté ce wagon de chemin de fer, ce perpétuel roulement ? "
- P-f : " Une légère alternance de clair-obscur . Sinon, rien . "
- G-m : " Et cette faible lueur, d'où vient-elle ? "
- P-f : " Du clapet, par où passe le pain . "
- G-p : " Le pain moisi . "
- P-f : " Le pain est toujours moisi . "
- G-p : " Parce que tu n'en connais aucun autre . "
- G-m : " Bon, écoute, mon fils : qui donc nous envoie le pain ? "
- P-f : " Je n'en sais rien . "
- G-m : " Alors il existe quand même quelque chose en dehors de cet espace clos où nous nous trouvons ? "
- P-f : " Certes, mais ça ne peut pas être mieux qu'ici . "
- G-p : " C'est mieux . "
- P-f : " Nous n'en savons rien et tes fantasmes ne nous intéressent pas . Notre monde est ici, Nous vivons ici , dans la pénombre, entre ces 4 murs et nous roulons vers je ne sais où . Je suis sûr que dehors il n'y a rien d'autre que ces sombres espaces qui se déplacent dans l'obscurité . "
- F : " Il a raison . "
- Voix : " Oui, il a raison . "
- F : " Nous ne croyons pas au monde dont vous nous parlez sans cesse . Ce n'est qu'un rêve . "
- G-p : " N'est-ce qu'un rêve, la vieille ? "
- G-m : " Je ne sais pas, je ne sais plus . "
- F : " Ouvrez les yeux, aucune trace de votre monde . "

G-p : " Et s'ils avaient raison . Mon Dieu, il y a si longtemps . Peut-être
ai-je vraiment tout rêvé . Le costume bleu, la chèvre, les dents-de-lion . "

G-m : " Et si je sais tout ça, c'est grâce à toi . "

G-p : " Alors comment sommes-nous arrivés dans cette voiture ? N'était-ce pas
4 heures du matin lorsqu'ils nous sortirent du lit ? Oui, c'est cela,
l'horloge frappa 4 coups . "

P-f : " Voilà que tu recommences l'histoire depuis le début, grand-père . "
(L'enfant se remet à pleurer .)

F : " Qu'y a-t'il, mon enfant ? "

Enf : " Là, regarde, sur le sol . "

P-f : " Une tige, une tige brillante et rougeoyante . Mais (...) on ne peut pas
la saisir, c'est sans consistance . "

G-p : " Un rayon de lumière . Un trou s'est formé quelque part dans la paroi
et un rayon de soleil pénètre à l'intérieur . "

F : " Un rayon de soleil, qu'est-ce que c'est ? "

G-p : " Me croyez-vous, maintenant, qu'à l'extérieur, il y a quelque chose de
différent d'ici ? "

G-m : " S'il y a un trou dans la paroi, on doit pouvoir regarder dehors . "

P-f : " Bon, je regarde . "

G-m : " Que vois-tu ? "

P-f : " Je vois des choses que je ne comprends pas . "

F : " Décris-les . "

P-f : " Je ne sais pas quels mots employer pour cela . "

F : " Pourquoi t'arrêtes-tu de regarder ? "

P-f : " J'ai peur . "

F : " Ce n'est pas bien, ce que tu vois ? "

P-f : " C'est épouvantable . "

G-p : " Parce que c'est nouveau . "

P-f : " Nous voulons fermer le trou . "

G-p : " Comment, vous ne voulez pas voir le monde tel qu'il est réellement ? "

P-f : " Non, j'ai peur . "

G-p : " Laisse moi regarder à l'extérieur . "

P-f : " Vois toi-même si c'est bien le monde dont tu parles sans cesse . "

G-m : " Que vois-tu ? "

G-p : " C'est le monde, dehors . Il défile . "

G-m : " Vois-tu le ciel, vois-tu les arbres ? "

G-p : " Je vois les dents-de-lion, les champs en sont tout jaunes . Il y a des montagnes et des forêts ... Mon Dieu . "

P-f : " Peux-tu supporter de regarder ça ? "

G-p : " Mais (hésitant) mais quelque chose a changé . "

F : " Pourquoi ne regardes-tu plus dehors ? "

G-p : " Les hommes sont différents . "

G-m : " Qu'ont-ils, les hommes ? "

G-p : " Peut-être que je me trompe . Vois toi-même . "

G-m : " Bon . "

(...)

G-p : " Que vois-tu ? "

G-m : " (effrayée) Ce ne sont pas les hommes tels que nous les connaissons . "

G-p : " Toi aussi, tu as remarqué ? "

G-m : " Je ne veux plus regarder dehors . (Murmurant) Il y a des géants, ils sont grands comme des arbres . J'ai peur . "

G-p : " Nous allons fermer le trou . "

P-f : " Oui, nous allons le fermer . Voilà ! "

F : " C'est de nouveau comme avant . Dieu merci . "

G-p : " Ce n'est pas comme avant . "

G-m : " De penser aux fleurs jaunes, me fait frissonner . "

G-p : " À quoi pouvons-nous encore penser ? "

G-m : " Les souvenirs me font peur . "

P-f : " Chut... ne remarquez-vous rien ? "

(...)

F : " Quoi donc ? "

(L'enfant recommence à pleurer)

G-m : " Que se passe-t'il, Frieda ? "

P-f : " Ne remarquez-vous rien ? Quelque chose a changé . "

G-p : " Oui, le monde, dehors . "

P-f : " Non, ici, chez nous . "

(En entend plus fort le roulement qui s'accélère légèrement)

F : " Pourquoi as-tu pleuré, mon enfant ? "

L'enf : " Je ne sais pas . "

P-f : " Quelque chose a changé . L'enfant l'a remarqué . "

G-p : " Je sais ce que c'est . Vous ne le sentez pas ? "

F : " Nous avançons plus vite . "

(Le roulement s'accélère encore .)

G-p : " Qu'est-ce que cela signifie ? "

P-f : " Je ne sais pas . Rien de bon, en tout cas . "

G-p : " Vous devriez reconnaître si la vitesse reste la même . "

P-f : " Ou ... "

G-p : " Ou si elle augmente . "

G-m : " Ecoutez . "

(...) (Le roulement s'accélère encore)

G-p : " (murmurant) Ca devient encore plus rapide . "

(Le roulement s'accélère et devient très fort)

G-p : " Je crois bien qu'il se passe un malheur . Si quelqu'un pouvait nous aider . "

P-f : " Qui ? "

Le roulement du chemin de fer devient très fort puis s'éloigne à grande vitesse et disparaît petit à petit à l'horizon sonore .

.....

.....

..

Souviens-toi que l'homme est l'ennemi de l'homme
et qu'il vise à sa propre destruction .

Souviens-toi à jamais, souviens-toi dès à présent, .

Sous un ciel couvert, en avril,

au moment précis où tu crois entendre

le crissement feutré de la croissance des arbres,

alors qu'un chardon a laissé une éraflure sur ta peau,

écoute le chant de l'alouette et souviens-toi .

Oui, toi qui déguste amoureuxment ce vin millésimé,

ou cueille des oranges dans les jardins d'Alicante,

toi qui somnole dans une chambre de l'hôtel Miramar,

la fenêtre ouverte sur la plage de Taormina

et toi qui te recueille, les larmes aux yeux,

sur la tombe de tes ancêtres, à la Toussaint,

toi le pêcheur qui referme ton filet sur un banc de sardines,

toi l'ouvrier de Détroit

qui répète inlassablement le même geste mécanique,

toi le paysan qui plante le riz

sur les terrasses de Sseu-Tch'ouan,

toi qui parcourt les sentiers escarpés de la cordillère des Andes,

souviens-toi .

Qu'une main t'effleure tendrement et souviens-toi,

Qu'une femme se blotisse dans tes bras et souviens-toi,

Aux rires et aux joies des enfants, souviens-toi .

Oui, souviens-toi qu'après la grande destruction,
chacun apportera la preuve de son innocence .

Souviens-toi que tu portes dans ton coeur

tous les foyers de violence allumés sur la planète .

Souviens-toi que tu es responsable de toutes ces atrocités
même si elles se déroulent loin de toi .

DEUXIEME REVE . Personnages : femme, homme, enfant, dame, monsieur .

Le 5 novembre 1949, la fille du marchand de riz, Li Wen-tchou de Tsentsin, rêva l'affreuse histoire qui va suivre . Cela aurait pu jeter une ombre sur la vie de cette vieille fille, âgée d'une cinquantaine d'années . C'est pourquoi ses parents, ses frères et ses soeurs assurèrent à tous qu'elle était d'une moralité irréprochable, soulignant, sans doute, que les rêves agréables sont l'apanage des vauriens .

(Sur la rue)

Femme : " Numéro 57 b . Voilà la maison . "

Homme : " Tu aurais dû peigner Tchang-du un peu mieux . Il n'a pas l'air appétissant .
Mouche le . "

(La mère mouche l'enfant)

Enfant : " Nous devons entrer dans cette maison, maman ? "

Femme : " Oui, Tchang-du . "

Enfant : " Qu'est-ce qu'on va y faire ? "

F : " Oh, rien de particulier . "

H : " Tu as fini avec le petit ? "

F : " Oui . "

H : " Alors je sonne . "

E : " Aie, ça fait mal aux oreilles . "

H : " Tu n'as pas pris de peigne ? Ses cheveux sont tout emmêlés . "

F : " Bah, c'est égal, maintenant . "

H : " Au contraire, c'est très important . "

E : " Papa, tu ne préfères pas que je reste dehors ? "

H : " Il ne manquerait plus que ça . "

F : " Personne ne vient ouvrir . "

E : " Non, s'il te plait, ne sonne plus . "

H : " Pourquoi donc ? "

E : " J'aime pas ça, la sonnette me fait peur . "

H : " C'est ridicule . "

F : " J'entends quelqu'un . "

(La porte s'ouvre)

H : " Nous venons au sujet de l'annonce, dans le journal . "

Dame : " Au sujet de l'annonce ? Bon . C'est l'enfant ? "

F : " Le vent l'a décoiffé . "

D : " Mmmh . "

H : " Dites, est-ce que nous arrivons trop tard ? "

D : " Il a l'air pâle . Est-il anémique ? "

E : " Allons-nous-en, maman . "

F : " Il est pâle parce qu'il a peur . "

D : " Peur ? Comment ça ? Il sait quelque chose ? "

F : " Non, non . "

D : " Alors entrez . "

(Ils entrent, la porte se ferme)

D : " C'est mon mari . Il est malade . Hello, Pi-gu . "

Monsieur : " (faiblement) Oui ? "

D : Voici des gens, avec un enfant . "

M : " Oui . "

D : " A première vue, il a l'air d'avoir six ans . "

F : " Exact . "

D : " Vois le toi-même, Pi-gu . "

M : " Il faut qu'il vienne plus près . "

H : " Il s'appelle Tchang-du . "

D : " Ca n'a pas tellement d'importance, comment il s'appelle . "

(L'enfant se met à pleurer)

F : " Qu'y a-t'il, Tchang-du ? "

E : " Le monsieur a les doigts tout froids . "

F : Ne fais pas de manière . C'est la maladie . "

E : " Je veux partir . "

H : " Reste tranquille, maintenant . "

(L'enfant sanglote)

M : " Il est pâle . "

D : " Je trouve aussi . "

H : " Il n'est pas anémique . "

M : " S'il est anémique, je n'en ai pas besoin . "

H : " Je vous le garantis, il n'est pas anémique . "

D : " En ce qui me concerne, ça dépend surtout du sang . "

F : " Certainement, nous le savons . C'était écrit dans l'annonce . "

D : " C'est la nouvelle thérapie, vous comprenez ? "

F : " Un grand pas pour la médecine, une bénédiction pour l'humanité . "

D : " Mais je ne sais pas si le petit Tchang-du peut satisfaire ... "

H : " Ma femme a un enfant chaque année, parfois des jumeaux . Nous les avons tous vendus pour la nouvelle thérapie . "

F : " Six ans, c'est l'âge idéal . "

H : " Nous ne livrons que des enfants en bonne santé et bien élevés . J'ai de bonnes références . "

D : " Montrez les moi donc . " (Le père sort des papiers de sa poche .)

F : " Tchang-du, montre ton cou au monsieur . "

E : " (pleurnichant) Oui . "

M : " Voici l'artère, An-ling . "

D : " Oui, mais cette fois, la jeune fille peut le faire . "

M : " Est-ce qu'elle sait le faire ? "

D : " Naturellement . "

M : " Je ne fais pas tellement confiance à la bonne . Mais si tu le dis . "

D : " Les références sont, du reste, excellentes . " (Elle lui rend les papiers)

H : " En ce qui me concerne, il n'y a pas de problème . "

D : " Il ne reste plus qu'à parler du prix . "

H : " 300 . "

D : " Excusez moi mais c'est insensé . "

H : " On reçoit autant pour un enfant de 4 ou 5 ans et nous avons eu à charge celui-ci une année supplémentaire . "

D : " 250 . Nous ne pouvons pas payer plus . "

- H : " Pas en dessous de 300 . J'ai des prix fixes . En plus, vous devez vous rendre compte du cas de conscience que cela signifie pour nous . "
- D : " Vous n'allez pas nous faire croire ça . "
- F : " Viens, Tchang-du, nous partons . "
- E : " Oui, maman . "
- M : " Attendez . "
- D : " Qu'y a-t'il, Pi-gu ? "
- M : " Ecris et signe le chèque . "
- D : " Si tu y tiens vraiment . "
- E : " Allons-nous en maman . "
- F : " Attends . "
- D : " Voici le chèque . "
- H : " Merci, vous serez satisfait . "
- E : " On s'en va, maintenant ? "
- F : " Papa et maman s'en vont un moment . Toi, tu attends ici . "
- E : " Je ne veux pas rester ici . "
- F : " Ne fais pas de manières . C'est beaucoup mieux ici que chez nous . "
- D : " Vous voulez reprendre les habits ? "
- H : " Nous viendrons les chercher demain . En même temps, je vous prierai de nous signer un papier de recommandation . "
- D : " Bon, alors à demain . "
- F : " Au revoir . "
- H : " Et merci beaucoup . "
- F : " Nous revenons tantôt, Tchang-du, nous avons juste quelques courses à faire . "
- E : " (sanglotant) Oui maman . "
- H : " Bon, allez viens . "
- (L'homme et la femme sortent)
- D : " Je vais dire à la bonne de tout préparer . "
- M : " Oui vas-y, An-ling, j'ai une faim de loup . "
- D : " (éloigné) Li-bai . "
- M : " Pourquoi me regardes-tu comme ça, Tchang-du ? "
- E : " Ton visage est si blanc . "

M : " Ah, j'espère que ça va bientôt changer . Dis, nous avons un jeu dans la cuisine, un train électrique . "

E : " Ah oui ? "

M : " Tu aimes jouer au train électrique ? "

E : " Oh oui, j'adore ça . "

M : " Alors, tu pourras aller jouer avec Li-bai dans la cuisine, tout-à-l'heure . "

E : " Oh, oui . "

(Les pas de la dame se rapprochent)

D : " Tout est près . "

M : " Dieu merci, je suis déjà très faible . Le petit Tchang-du veut jouer avec le train électrique . "

D : " Avec le train électrique ? "

M : " Oui, dans la cuisine . "

(Ils éclatent de rire et l'enfant se met à rire aussi .)

D : " Alors, vas-y . La cuisine est là-bas . "

E : " Oui, tante . "

(Il y va)

E : " (éloigné) Il n'y a pas de train électrique "

D : " Entre seulement . Li-bai, fermez la porte "

(La porte se ferme)

M : " Penses-tu que Li-bai saura s'y prendre ? "

D : " Elle l'a déjà fait pour les gens chez qui elle travaillait précédemment . "

M : " J'aurais préféré que tu le fasses toi-même . "

D : " Pourquoi avons-nous une bonne si je dois faire le sale boulot moi-même ? "

M : " Tout de même, ma santé est en jeu . "

D : " Excuse moi, chéri, mais je suis devenue tellement sensible, ces derniers temps . Récemment je suis tombée dans les pommes quand j'ai dû saigner le tourtereau . "

M : " Tu pourrais, au moins, rester là-bas et voir si tout est fait correctement . "

D : " Quand tu auras bu le sang, Li-bai va griller le coeur et le foie . "

M : " Diable, que c'est long . "

(Cris de Tchang-du dans la cuisine puis plus rien .)

M : " (furieux) Tu entends ça ? Elle ne l'a pas bien anesthésié . Et dire
que je dois entendre ça . "

D : " Allez, calme toi . C'est déjà fini . "

(La porte s'ouvre et les pas se rapprochent .)

D : " Regarde, voici le bol de sang qui fume encore . Ca va te faire du bien . "

L'heure H venue, je penserai malgré tout que la terre était belle .
Je penserai à mes amis, à la noblesse du caractère
qui transforme en qualité la laideur des traits,
je penserai au regard de l'amour qui ensorcelle .
Je penserai à mon chien, à mes camarades de jeu, lorsque j'étais enfant,
aux lupins bleu de mes vacances sur la côte,
je verrai encore la longue silhouette des sapins à l'alpage de
Bauernschmied et j'irai me promener avec Emmy Gruber,
je me souviendrai alors du vol migrateur de ces oiseaux au-dessus
de la piste d'atterrissage de Märkisch-Friedland,
de l'atmosphère enfumée de la brasserie que tenait mon grand-père,
aux forêts de sureaux, aux champs de colza et de pavot,
brièvement aperçus de la fenêtre du train,
aux 14 ans de la toute rougissante Gabrielè Dembitza,
aux balises vertes et rouges d'un avion glissant
sous la constellation de Cassiopée,
au bal musette sous les lampions du 14 juillet,
au parfum fruité du petit matin,
à la salle des ventes du château de Celle,
je penserai aux palpitations du lézard qui vient de m'apercevoir
et à ce poème , dans " Westöstlichen Diwan ",
qui me reconforte tant .

TROISIEME REVE

Le 27 avril à Freetown, Queensland en Australie, un mécanicien sur auto du nom de Lewis Stone rêva de cette fameuse "H heure H" qui annonce les événements les plus inattendus. Il serait faux de croire que Lewis Stone ne jouissait pas d'une bonne santé. Il a d'ailleurs depuis longtemps oublié son rêve.

Voisine, père, mère, Elsie, Bob, le maire, autre voisin.

(Voix et rires du père, de la mère et des enfants. Le ton baisse pour laisser entendre les pas de la voisine qui se rapprochent.)

Voisine : " Hé, vous, là. "

(calme)

Père : " Qu'y a-t'il ? "

V : " Vous riez ? "

Mère : " Pourquoi, c'est interdit ? "

P : " Nous sommes heureux, voilà tout. "

V : " Comment pouvez-vous l'être ? "

P : " Nous avons 5 enfants et nous mangeons tous les jours à notre faim. Vous avez des soucis, voisine ? "

V : " Vous ne savez pas que l'ennemi approche ? "

P : " L'ennemi ? "

V : " Il a été aperçu sur la route de Sydney. "

M : " Ce n'est pas dit qu'il vienne par ici. "

V : " La route ne mène nulle part ailleurs qu'ici. "

M : " Il ne doit pas forcément venir dans notre maison. "

V : " Non, peut-être viendra-t'il dans la mienne et c'est pourquoi vos rires

V (suite) " me rendent furieuse . (S'éloignant) . Adieu . Fermez bien la porte et bonne nuit . " (Bruit de clé dans le trou de serrure)

P : " La porte est verrouillée . "

M : " Regarde dehors, toutes les lampes s'éteignent "

P : " Nous devons aussi éteindre les nôtres . "

M : " Oui, "

P : " Ca vaut mieux . "

M : " Où êtes-vous, Bob, Elsie ? "

Bob : " Ici . "

Elsie : " Ici . "

P : " C'est peut-être des histoires . Nous aurions dû demander qui l'a aperçu ?
L'ennemi ... qui saurait le reconnaître ? "

B : " C'est la guerre, maman ? "

M : " C'est toujours la guerre . "

P : " Nous allons ouvrir les fenêtres et fermer les volets . "

(Ils ouvrent les fenêtres et ferment les volets)

P : " Si nous laissons les volets légèrement entrouverts, nous pourrions guigner . "

M : " C'est sombre, dehors . Il n'y a rien à voir . "

P : " C'est la nouvelle lune . "

M : " Et tout est calme . "

E : " C'est pas calme, maman, j'entends quelque chose . "

P : " Qu'est-ce que tu entends ? "

E : " Je ne sais pas ce que c'est mais j'entends quelque chose . "

(On entend des coups, à distance, comme si une créature difforme se rapprochait .)

M : " Qu'est-ce-que c'est ? "

P : " Des pas . "

M : " Personne ne marche de cette façon . "

P : " Chut... "

(Les pas se rapprochent, frappant le sol .)

E : " Ce sont des pas, maman . "

B : " Ca vient par ici . "

(Les pas résonnent et se rapprochent puis s'arrêtent . La suite est parlée en murmurant) .

M : " Il s'est arrêté . "

P : " Juste à côté de notre maison . "

M : " Le bruit est trompeur . Il peut venir d'ailleurs . Jette un coup d'oeil à l'extérieur . "

P : " Je ne vois rien - ... Non, je ne vois rien mais il y a une drôle de lueur dans le bûcher, comme le phosphore d'une montre dans la nuit . "

M : " Chut ... "

B : " Ca bouge . "

(On entend 3 coups énergiques contre la porte cochère .)

P : " Il frappe chez nous . "

M : " Non, pas chez nous . "

P : " Chez nous . "

M : (se mettant à sangloter) " Non . "

P : " Chat, on ne doit pas pleurer . Il ne faut pas qu'il nous entende . "

M : " Faisons comme si nous dormions . "

(3 coups, comme avant .)

B : " Il veut venir chez nous, maman ? "

M : " Oui, il veut entrer . "

B : " Peut-être va-t'il penser qu'il n'y a personne et il ira ailleurs . "

M : " Il n'ira nulle part ailleurs que chez nous . Il nous a choisis . "

E : " Pourquoi nous ? "

M : " Ah, les enfants, peut-être parce que nous étions heureux . "

E : " Il n'aime pas ça ? "

P : " Parlez moins fort . "

M : " Qu'allons-nous faire ? "

(Des coups, comme avant .)

P : " Sortons par la porte de derrière . Vite . "

M : " Il faut prendre quelque chose avec nous, des habits, à manger . "

P : " Rien du tout . Tu sais bien que nous ne devons rien emporter . Il s'aperçoit de tout . "

(Des coups puissants sont donnés contre la porte .)

P : " Il frappe à la porte . Vite, partons . "

M : " Venez, les enfants . "

P : " Par ici . "

M : " Vous êtes là, les enfants ? "

Enfants : " Ici, ici. "

(Les voix s'éloignent . La porte s'écroule, les pas lourds et puissants se rapprochent puis s'arrêtent . Silence . La suite se passe dehors .)

B : " Où allons-nous, maman ? "

M : " Je n'en sais rien . "

P : " La voisine va nous recevoir . (Il appelle en chuchotant) Coucou, voisine . "

V : " Entrez seulement . Je pensais bien que vous viendriez . "

(La conversation se poursuit dans un espace fermé, la famille entrant dans la maison .)

V : " Mais je n'ai pas assez de lits . Vous devrez dormir par terre . "

P : " Ca ne fait rien . "

M : " Est-ce qu'on peut voir de chez vous ce qui se passe de l'autre côté ? "

V : " Il a allumé toutes les lampes et semble chercher quelque chose . "

P : " Nous n'avons rien emporté . "

V : " Naturellement . "

E : (Doucement) " Hé, Bob . "

B : (") " Quoi ? "

E : " J'ai emporté quelque chose : ma poupée . "

B : " Chut, ne dis rien . "

M : " Il fallait que ça tombe sur nous . "

V : " C'est le genre de faveurs dont on se passe volontier . "

P : " Comment les gens font-ils pour dormir ce soir ? "

V : " Personne ne dort . "

P : " Ou alors ils font tous semblant . "

M : " Ca s'éclaircit peu à peu . "

V : " Demain, chacun pourra reprendre son train-train quotidien . "

P : " Excepté nous . "

V : " Vous n'avez vraiment rien pris ? "

M : " Rien . C'était tellement sombre que nous n'aurions rien pu trouver . "

V : " Il cherche toujours . "

M : " De quoi a-t'il l'air ? "

V : " Un petit homme, rien de particulier . "

M : " Son visage ? "

V : " Je ne l'ai pas encore vu . "

P : " Laissez moi regarder . "

V : " Il vient à la fenêtre . Il regarde dehors . "

P : " Je vois son visage . Il a des yeux comme s'il était aveugle . "

V : " Il regarde de ce côté . Eloignez vous de la fenêtre . "

P : " Je vois bien qu'il est aveugle . Ses yeux me donnent des frissons . "

V : " Il scrute toujours de ce côté . Il m'a vu . Peut-être dois-je le saluer ?

(Elle appelle) Bonjour, cher voisin . "

(Silence)

V : " Il ne répond pas . Son regard me glace les veines . Il ne nous quitte pas des yeux . "

P : " Il est aveugle . "

M : " Vous avez dit : cher voisin ? "

P : " Vous vous êtes vite adaptée à la nouvelle situation . "

V : " Il ne nous quitte pas des yeux . "

P : " Vous nous laissez tomber, n'est-ce pas ? "

V : " (appelant) : " Je vous salue, cher voisin . "

(Silence)

P : " Il ne répond pas . Peut-être est-il également sourd-muet . "

V : " Il ne nous quitte pas des yeux . Vous devez partir . "

M : " Partir ? pourquoi donc ? "

P : " Et où irions-nous ? "

V : " Vous devez partir . Il ne veut pas que vous restiez ici . "

M : " Ayez pitié, voisine . Regardez, le petit vient juste de s'endormir . "

V : " Je ne veux plus vous voir, partez . "

P : " Venez, nous allons dans une autre maison . "

M : " Venez les enfants . "

(Les voix s'éloignent .)

P : " Bob, Elsie . "

Enf : " Ici, ici . Je suis fatigué . "

V : " (Seule.) Il ne regarde plus par ici, maintenant . Oh, je sais bien qu'il n'est pas aveugle . Il voit mieux que nous tous . "

(...)

(Les fugitifs, dehors .)

P : " Venez, nous allons sonner ici . Le maire a toujours été notre ami . Il doit nous procurer un autre logis . "

(Coup de sonnette, une fenêtre s'ouvre .)

Le maire : " Que voulez-vous ? "

P : " Vous le savez bien, monsieur le maire . Nous avons dû quitter notre maison . "

Le M : " Continuez votre chemin, vous n'appartenez plus à notre communauté . "

P : " Mais ... "

Le M : " Il n'y a pas de mais . Vous n'avez plus de maison à Freetown . Et vous êtes des voleurs . "

M : " Des voleurs ? "

Le M : " Elsie ne porte-t'elle pas sa poupée à la main ? "

M : " La poupée ? Mon Dieu, Elsie, tu as pris ta poupée ? "

P : " Nous devons la ramener . "

Le M : " Trop tard . Vous êtes dans votre tort et nous sommes tous contents que vous ayez agi ainsi . Je suis votre ami et je vous conseille de partir très loin avant que vous ne vous fassiez arrêter . C'est mon dernier mot . "

(Le maire referme sa fenêtre)

P : " Venez, nous devons continuer . "

E : " Est-ce que je peux prendre la poupée avec moi ? "

M : " Prends la avec, mon enfant . "

P : " Nous ne pouvons pas . "

M : " Si elle y tient vraiment . "

P : " Bon, si elle y tient vraiment ? "

M : " De quel côté allons-nous ? "

P : " Peut-être que quelqu'un d'autre voudra nous accueillir . "

M : " Personne ne voudra de nous . "

P : " Bonsoir, voisin . "

Voix : " Va au diable, je ne suis pas ton voisin . Allez-vous en, salauds d'étrangers . "

P : " Nous sommes pourtant tous nés ici . "

Voix : " Partez, partez . Vous croyez qu'on va se jeter à l'eau pour vous ? "

P : " Venez . "

M : " Inutile de s'adresser à quelqu'un d'autre . Ils se tiennent tous derrière leurs rideaux pour nous épier . Personne ne nous propose de rentrer . Ils sont bien aise, tous, de nous voir partir . "

P : " Ils ont tous peur . On ne doit pas leur en vouloir . "

M : " Non, ils sont tout aussi misérables que nous . "

P : " Nous avons les enfants . "

M : " Et Elsie, sa poupée . "

E : " Ma poupée . "

P : " Dieu merci, nous arrivons en pleine campagne, la ville s'arrête ici et il fait presque jour . "

M : " Et où allons-nous ? "

Des panneaux indicateurs le long des routes,
des cours d'eau facilement reconnaissables,
des miradors au sommet des collines,
des cartes topographiques sur lesquelles sont dessinés les lacs
et les mers, en bleu, les forêts, en vert,
ce sont autant de repères pour celui qui parcourt le monde .
Mais toi, qui vis à mes côtés, comme le territoire de ton coeur
m'est secret .

Tâtonnant dans le brouillard, la crainte s'empare souvent de moi
quand j'aperçois la forme étrange des taillis,
quand, trébuchant, je manque de glisser au fond d'un de ces abîmes secrets .
Oui, je sais, tu ne veux pas qu'on traverse tes pensées,
tu préfères que s'égare l'écho de tes paroles,
que ton domaine reste sans issue,
que la nature recouvre les dernières inscriptions,
au bord d'une route qui ne mène nulle part .

Comme chaque siècle dissimule de nouvelles choses à découvrir, l'épaisse
végétation qui recouvre ce pays mystérieux protège ta solitude des regards
indiscrets de l'amour par un harmonieux feuillage .

QUATRIEME REVE

Günter Eich

Le 29 décembre 1947, le cartographe Ivan Iwanowitch Boleslawski est alité dans son appartement de Moscou, atteint par une mauvaise grippe . Il a de la fièvre et dort depuis deux jours, son sommeil n'étant interrompu que de brefs instants . Il rêve de pays qu'il n'a jamais visités mais où il aura peut-être l'occasion de se rendre durant les années qu'il lui reste à vivre .

Anton, Vassili, le cuisinier .

(Dans la jungle)

Anton : " Rien à reprocher aux porteurs, nous sommes bien tombés . Qu'en penses-tu ? "

Vassili : " 25 kilos sur le dos ... et sans râler . "

A : " 8 à 10 heures de marche par jour à travers la jungle . "

V : " Fidèles et loyaux en plus . "

A : " Oui mais le cuisinier, comment va-t'on faire pour s'en débarrasser ,
Vassili ? "

V : " Il ne serait pas si désagréable si on réussissait à lui faire cesser
ses ricannements . "

Le cuisinier : " Le repas est près . "

A : " Encore de la viande en boîte . "

V : " Et ça ? ... des légumes frais ? "

C : " Ca pousse partout . Goûtez, c'est bon . "

A : " On dirait du poireau . "

V : " Mmmh, son goût ressemble à celui du bolet . "

A : " C'est bon . "

C : " Très bon . "

V : " Où as-tu appris à cuisiner, Congo ? "

C : " Je n'ai jamais appris . La nourriture, c'est toujours la même chose :
pour la forme, c'est du poireau, pour le goût, c'est du bolet . "

V : " C'est une façon de voir les choses . "

(Plus loin, on entend les tam tam . D'autres répondent aux alentours)

A : " Les tam tam . Ca recommence déjà ? "

C " Parce que les hommes blancs sont en train de manger . "

A : " Tu entends ça, Vassili ? Parce que nous sommes en train de manger . Ils nous épient
et se communiquent nos moindres gestes . "

V : " Les premiers jours, nous sommes des curiosités . Ca va leur passer . "

A : " Espérons . Et pourquoi est-ce qu'ils restent tous assis autour de nous ? (sur un
autre ton) . Et vous, vous avez mangé ? "

C : " Tous . "

V : " Du poireau ?, des bolets ? "

(Le cuisinier ricane)

A : " Je n'ai pas envie d'être une curiosité . 23 porteurs plus un éclaireur et un
cuisinier, ça fait 50 yeux fixés sur nous . (Furieux) Eh ... vous, là . "

C : " Encore des légumes ? "

V : " Non merci, je suis rassasié . "

A : " Chaque nouvelle bouchée que nous avalons est annoncée . C'est une sorte
d'assaisonnement exotique . "

V : " Ce serait meilleur avec du vinaigre . Tu viens, allons sous la tente . "

A : " Ah oui, fumer une bonne pipe sans que ça se sache dans le village voisin . "

(Sous la tente; le tam tam continue, un peu plus lointain .)

A : " On n'a pas monter la tente pour rien . Cette pipe en est la récompense . "

V : " Nous devrions nous autoriser plus souvent des moments comme ça : un lit de
camp et le repos comme seule réalité . Pourquoi ne pas profiter ? pour-
quoi ne resterions-nous pas ici, sous la toile de cette tente où nous serions
enfermés, à l'abri des regards, laissant les tambours annoncer que nous dor-
mons, où nous ... où nous ... "

A : " Où nous quoi ? "

V : " J'ai oublié ce que je voulais dire . "

A : " (Il rit) "

V : " Que faisons-nous ici Anton ? Où allons-nous ? "

A : (Gai) " Tu l'as aussi oublié ? "

V : " Complètement "

A : " C'est une plaisanterie ou quoi ? "

V : " Je te demande ça, Anton, parce que je ne sais plus pourquoi nous sommes là ? "

A : (Plus concerné) : " Tu ne sais pas pourquoi nous sommes là ? "

V : " Non . Pas besoin de t'énerver . Ce doit être la chaleur . Un trouble de mémoire .

(Il rit) . Mieux vaut en rire . "

A : " En rire ou en pleurer "

V : " Juste un tout petit blanc . Un minuscule vaisseau sanguin mal irrigué dans mon cer-
veau . Ca va passer . Si tu pouvais m'aider à poursuivre . "

A : " Assurément "

V : " Tu peux me dire où nous allons ? "

A : (Confus) " Où nous ... allons ? "

V : " D'où venons-nous, où allons-nous, dans quel but ? "

A : " (Après une petite pause) " Eh bien ... A l'instant, je le savais encore . "

V : " A l'instant ? "

A : " Oui . "

V : " Et tu ne le sais plus ? Toi non plus ... "

A : " Ton manque d'attention est contagieux "

V : " Toi aussi tu perds la mémoire . C'est la chaleur . "

A : " Eh oui, nous partageons tout : la tente, le tabac, la chaleur . "

V : " Et la mémoire . (Hésitant) Allez, ne nous faisons pas de soucis .
Ca reviendra . Qu'en penses-tu ? "

A : " Nous sommes sûrs de trois choses : TENTE, TAM TAM, JUNGLE . "

V : " Voilà une indication qui incite à penser que nous participons à une ... "

A : " ... expédition : c'est évident . "

V : " Oui, une expédition . D'où vient-elle, où va-t-elle, quel est son but ? "

A : " La question reste tout entière " .

V : " C'est rassurant . Nous sommes en Afrique, en tout cas . "

A : " Voyons, mais toutes les expéditions ont le même but . "

V : " Toutes ? En es-tu sûr ? "

A : " Toutes les expéditions recherchent le bonheur . "

V : " J'en doute . En aucun cas, il ne s'agit d'un but logique . "

A : " Il n'y a pas d'autre but . Réfléchis un peu . "

V : " J'avais pensé à la météorologie "

A : " Il y a longtemps que c'est dépassé "

V : " Ah bon "

A : " Tout tourne autour de ... TENTE, TAM TAM, JUNGLE . "

V : " Le bonheur, mais sous quelle forme ? "

A : " C'est justement ce qu'on se demande dans cette expédition . "

V : " Ici, précisément ? "

A : " Pourquoi pas ici ? "

V : (ton résolu) " Non, je ne crois pas à tout cela . "

A : " On ne va pas se battre . Il suffit de consulter, dans notre journal de bord, les notes que nous avons prises . Ca nous servira de mémoire . "

V : " Tu vas voir que j'ai raison, noir sur blanc . "

A : " C'est un porte-document imperméable, dans le paquetage No 3 . "

V : " C'est bien que tu le saches encore . "

A : " Allons donc vérifier . "

(Ils sortent)

(Dehors)

V : " Congo ? Tu es seul ? Où sont les autres ? "

C : " Ils sont tous partis . "

A : " Partis ? Qu'est-ce que ça veut dire ? "

C : " Partis, weg, partito . "

V : " Et nos bagages ? "

C : " Partis, eux aussi . "

A : " Le porte-document imperméable dans le paquetage No 3 ? "

C : " Parti, weg . "

A : " Volés . Tu es responsable, Congo . "

V : " Et comment allons-nous faire pour le rendre responsable ? "

A : " Nos instruments, nos provisions . Il faut les suivre . "

V : " Sans armes ? Nous avons peu de chances (Il baille) . La meilleure chose est de "

V : " rester ici . Nous avons encore la tente et deux lits de camp . "

A : " Et la jungle et les tambours . "

V : " Nous en parlions tout-à-l'heure, (il rit) c'est la conclusion logique de cette

A : " Et toi , pourquoi es-tu resté ? " expédition . "

C : " La vaisselle, hommes blancs . "

A : " Tu te moque de nous, fripouille . "

C : " C'est mon devoir, duty, dovere, Pflicht . C'est le tam tam qui commande . "

V : " Le tam tam ? Arrête Congo, tu n'es pas une fripouille . Tu es un honnête homme, un homme de confiance, tu es notre ami . "

C : " (indécis) : " Je ne peux pas rester . "

V : " Tu vas tout nous raconter ami Congo, pas vrai ? Qu'est-ce qu' ils tambourinent maintenant ? "

C : " Que je dois m'en aller . "

V : " Mais ils ne t'interdisent pas de tout nous raconter ? "

C : " Bon, souvenez-vous du repas . "

A : " Viande de boeuf et légumes . "

C : " C'était les légumes . "

A : " Par ailleurs, délicieux . "

C : " Une racine qui pousse beaucoup par ici . Celui qui en mange, perd la mémoire . "

A : " Je me souviens exactement de son goût . "

C : " Oui, le goût du bolet, que vous allez oublier . "

V : " Y-a-t'il un moyen contre ça ? "

C : " Je ne sais pas . "

V : " Qu'allez-vous faire de nous . "

C : " Rien, on verra bien . "

V : " On verra bien ? S'il te plait, sois un peu plus clair . "

C : " Si vous restez en vie, c'est bien . Sinon c'est bien aussi . "

V : " Très aimable . "

(Le tam tam cesse)

C : " Adieu, hommes blancs . "

V : " Fidèles et loyaux . " (il rit)

A : " Est-ce que je ne te demandais pas comment faire pour se débarrasser du cuisinier ? Et voilà que ... "

V : " Que ça n'était pas plus difficile que ça . "

A : " Et que nous nous en souvenons encore très bien . Nous n'avons pas perdu la mémoire . "

V : " Tu vois, tout n'est pas si grave . Comment t'appelles-tu ? "

A : " M'appelle ? "

V : " Oui, comment tu t'appelles ? "

A : " Je n'en sais rien . "

V : " Alors, je t'appellerai No 1 et moi ... je serai No 2 . "

A : " Pourquoi pas "

V : " Je me sens si bien, tout léger, sans souci "

A : " C'est comme si j'allais renaître et il y a tant de possibilités . Il suffit de faire son choix . Cocon, ombelle ... Un sentiment de plénitude m'enrobe pour modeler ma nouvelle forme . "

V : " Magnifique . Une expédition qui a atteint son but . "

A : " Où sommes-nous ? "

V : " Où devons-nous être ? où nous avons toujours été . "

A : " N'étions-nous pas quelque part ailleurs auparavant ? "

V : " Ca n'a pas de sens . Nous avons toujours été à cet endroit , ceci est notre maison . "

A : " Maison ? maison ? Ca ne s'appelle pas plutôt une tente ? "

V : " TENTE, IMPERMEABLE, tout cela fait partie de l'Afrique . Ce sont des mots qui perdent leur sens . "

A : " Mais ce n'est pas notre maison . Nous devons partir . "

V : " Nous restons . Aujourd'hui, demain, après-demain, après après demain, après après après ... Où irions-nous ? "

A : " Notre but est le bonheur . "

V : " (méprisant) BUT, BONHEUR, AFRIQUE, IMPERMEABLE . Le bonheur est ici . "

A : " Non, il est ailleurs . Je vais le chercher . "

V : " Imbécile . "

A : " Adieu . "

V : " Je peux quand même pas te retenir . "

A : " (éloigné) Par ici, il y a un chemin à travers les broussailles . "

V : " (d'abord fort, puis le ton baisse) " Ouais, toujours tout droit, quelque part à travers les poireaux et le libre-arbitre, tu vas trouver ce que tu cherches : des poux, rien que des poux . Pauvre fou . (Il baille) . Dormir, c'est le bonheur, BONHEUR, BONHEUR ... Mais il manque encore quelque chose . Il y avait quelque chose ... avant . "

(Le tam tam recommence doucement puis s'amplifie .)

V : " Voilà, c'est ça . Maintenant, il ne manque plus rien . "

(Le tam tam très fort .)

Les Grecs croyaient que le soleil,
lors de son passage dans le ciel,
se frottait contre celui-ci, produisant,
sur son chemin, un bruit dense
et éternellement présent,
qui n'était, pour cette raison,
pas perceptible à leur oreille . .

Combien de sons échappent-ils ainsi à nos sens ?
Un jour, ils se révéleront
et nous les percevrons avec effroi .

Le 31 août 1950, madame Lucy Harrison, Richmond avenue, New York, s'est endormie alors qu'elle reprisait l'ourlet déchiré de sa jupe . Dans son rêve, elle perçut un son très étrange .

La fille, la mère, Bill , présentateur, professeur .

La fille : " Voici le salon . C'est d'ici que la vue est la plus belle . "

La mère : " Quel merveilleux spectacle, le fleuve, les bateaux, le parc de l'autre côté, les gratte-ciel, mon Dieu que c'est beau . "

F : " Je suis si heureuse, maman, que tu sois venue nous rendre visite . "

M : " Je me devais, finalement, de venir voir votre appartement . Je veux me réjouir un peu de votre bonheur . Ca me rajeunit, comme si, moi-même, je vivais la lune de miel de mes vingt ans . "

F : " Ma chère maman adorée . "

M : " Tu as de la chance, mon enfant . Bill a une très bonne place, n'est-ce pas ? "

F : " Oui, Bill gagne bien sa vie . "

M : " Et il te gâte, ça se voit . Ce confortable canapé d'angle, le tourne-disque ... Joues-tu encore du piano, de temps en temps ? "

F : " Ah, maman Je dois te l'avouer . Je suis terriblement paresseuse depuis que nous avons le poste de télévision, la radio et le tourne-disque . "

M : " Ca n'a pas d'importance car tu ne serais de toute façon pas devenue une virtuose . Mais tu jouais si bien " Where is my rose of Waikiki " . Quand Bill revient-il du bureau ? "

F : " Vers 5 heures, environ . "

M : " Alors, nous avons encore le temps (soupir de soulagement) . Je m'assieds un moment ici . Mon Dieu, c'est si beau chez vous . La nappe est très originale. "

F : " Bill me l'a offerte récemment . "

M : " Récemment ? à quelle occasion ? "

F : " Juste comme ça , pour me faire plaisir . "

M : " Tu as un bon mari (tout-à-coup) . Ne bouge pas . "

F : " Qu'y a t'il ? "

M : " Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? "

(On distingue un léger grattement, constant et oppressant)

F : " Ah ce n'est rien . C'est tout simplement l'ascenseur . "

M : " Ah bon . "

F : " As-tu faim, maman, ou désires-tu boire quelque chose ? "

M : " Non reste là . J'ai mangé dans le train . Viens, assieds toi près de moi . "

F : " Dois-je allumer la radio ? "

M : " Tu ne dois rien faire, juste me laisser te regarder . Oui, tu as l'air en bonne forme . On voit que tu es heureuse . "

F : " Oh, maman . "

M : " Qu'est-ce que tu as, ? tu pleures ? "

F : " C'est... c'est de joie . "

M : " Lucy, ma petite fille . "

F : " Ca va déjà mieux, maintenant . "

M : " On entend toujours ce bruit d'ascenseur . Il ne s'arrête donc jamais de fonctionner ? "

F : " Oh, tu sais, c'est une grande maison . Beaucoup de monde habite ici . "

M : " C'est vraiment un étrange ascenseur . "

F : " Comment ça, étrange ? "

M : " Je veux dire, le bruit est étrange . "

(On entend le même son que tout-à-l'heure)

F : " (D'un rire forcé) . Bon, j'allume la radio . L'ascenseur semble te rendre bien nerveuse . (Elle allume la radio) Et maintenant, je vais aller te faire une tasse de thé . Ne dis pas non . Je dois de toute façon aller à la cuisine, préparer le repas pour Bill . "

M : " Si c'est ainsi . "

(On entend de la musique à la radio)

M : " (appelant) Lucy, tu entends ? "

F : " (éloignée) Quoi donc, maman ? "

M : " WHERE IS MY ROSE OF WAIKIKI . "

F : " Ca alors, ta mélodie préférée . "

(La mère fredonne quelques mesures, s'interrompt tout-à-coup)

M : " Toujours cet ascenseur, on l'entend malgré la radio . Il faut que j'en aie

(Elle sort)

le coeur net . "

F : " (éloignée) Qu'est-ce qu'il y a, maman ? "

M : " Je veux voir ce qui se passe dans l'ascenseur . "

F : " Laisse donc, maman . "

M : " (éloignée) L'ascenseur ne marche pas . Il est arrêté et on entend ce bruit malgré tout . "

F : " (Précipitement) Alors, c'est sans doute un quelconque autre bruit . Ne t'inquiète donc pas . "

M : " C'est étrange, quand même . "

F : " Viens, allons dans la chambre . Ecoute un peu de musique . "

M : " Tu as raison . C'est stupide d'avoir une oreille aussi fine . "

(La musique cesse . A la radio, on entend un présentateur)

Présentateur : " Vous écoutiez : "Where is my rose of Waikiki " . Ainsi se termine notre plage musicale . Dans un instant, vous allez entendre un exposé du professeur Wilkinson . "

M : " (Pour elle-même) Un exposé ? Qu'est-ce qu'ils vont encore nous raconter ? "

P : " Il est exactement 17 heures . "

(Gong)

P : " Le professeur Wilkinson nous parle maintenant d'un sujet passionnant : les termites . "

Prof : " Croyez moi, rien n'est plus désagréable que la cohabitation avec les termites . Ces insectes dévorent absolument tout avec un appétit insatiable et l'homme est désarmé pour lutter contre ce fléau . Leur boulimie est d'autant plus néfaste qu'on ne remarque leur activité destructrice, discrète dans les premiers temps, que lorsqu'il est trop tard . Les termites ont l'habitude d'évider les objets en ne laissant qu'une fine pellicule de matière à l'extérieur, comme une peau nettoyée de son contenu, qui tombe un jour en poussière . Il n'est pas invraisemblable de penser que nous puissions nous endormir un soir, tranquillement, et nous réveiller le lendemain, en plein air, parce que la maison s'est effondrée durant la nuit . "

M : " Tu entends, Lucy ? (Elle rit) Des termites qui dévorent toute une maison et on se réveille en plein air . "

F : " (Se rapprochant) " Arrête ça, maman . "

(Elle éteint la radio)

M : " C'était pourtant intéressant . "

F : " (désespérée) Non, non . "

M : " Qu'as-tu, Lucy ? Tu es toute pâle . "

F : " Oh, rien . "

(...)

M : " (déterminée) Lucy, tu n'as pas pleuré de joie, toute-à-l'heure . "

F : " C'est absurde, maman . "

(On entend le bourdonnement plus fort)

M : " Ce sont les termites qu'on entend . "

F : " Les termites ne dévorent pas le béton . "

M : " Tu ne veux pas l'avouer . Lucy, mon enfant, n'est-ce-pas que j'ai raison ? "

F : " Oui, maman . "

(...)

M : " Je ne vous comprends pas . Pourquoi ne pas déménager ? "

F : " C'est inutile . "

M : " Mais Lucy . "

F : " Les termites sont partout . "

M : " Comment peux-tu penser cela ? "

F : " N'as-tu pas encore remarqué qu'on entend ce même bourdonnement partout ? A
New York comme en Californie, au Mexique et au Canada ? . "

M : " A Albanville, il n'y a pas de termite, tu peux me croire . Ma maison est sûre . "

F : " Et moi je te jure que ces insectes rongent ta maison comme celle-ci . "

M : " Quelqu'un l'aurait déjà remarqué . Ce n'est pas possible . "

F : " Quand tu as entendu ça une fois, tu l'entends partout : dans les appartements
et dans le métro, dans les arbres et les céréales . Je crois qu'ils rongent
aussi sous la terre . Le sol, sur lequel nous nous tenons, n'est plus qu'une
fine couche fragile . Tout n'est plus qu'une peau vidée de son contenu . "

M : " Non, ça n'est pas possible . On en est pas encore là . Tu te fais des
illusions, Lucy . "

F : " Une forte secousse et tout s'écroule . Il n'y a pas eu d'orage depuis
longtemps . "

M : " Et tu veux dire qu'un orage . "

F : " Oui . "

M : " (essayant de rire, nerveusement) Il me semble qu'il a fait lourd, aujourd'hui . Ouvre la fenêtre, Lucy . "

F : " Oui, maman . "

(Elle ouvre la fenêtre)

M : " Non, il ne fait pas lourd dehors . Il y a de l'air frais . Dieu merci .

On va enfin pouvoir réfléchir la tête froide . Bon, Lucy, c'est clair, vous ne restez pas ici . Vous venez chez moi à Albanville . Par la suite, nous verrons bien . Dès que Bill arrivera, je lui en parlerai . Pourquoi ne vient-il pas ? Il est 5 cinq heures passées depuis un bon moment . "

F : " Peut-être n'est-il pas encore 5 heures . "

M : " J'allume la radio, je veux savoir l'heure exacte . (Elle allume la radio)

Il faut avoir l'heure juste si on veut de l'ordre . Et là où il y a de l'ordre, il n'y a plus de mystère . "

(La radio fonctionne)

F : " Il parle toujours des termites " "

Prof : " Ainsi va un dicton des Pygmées d'Afrique centrale : " Les termites rongent les choses, les choses de Dieu, mais ne rongent pas Dieu " "

M : " Est-ce la conclusion ? " "

F : " Vraisemblablement " "

Prés : " Vous venez d'écouter un exposé du professeur Wilkinson . Il est très exactement 17 heures trente . (Gong)

M : " 5 heures et demi . Où est Bill ? " "

F : " Peut-être qu'il y a un peu de musique sur une autre station " "

(Elle tourne le bouton . On entend différentes voix et musiques jusqu'à ce qu'on s'arrête sur une petite musique de danse)

M : " (bâillant) : " Je me coucherais volontier un moment, si Bill ne rentre pas tout de suite . Je suis terriblement fatiguée, tout-à-coup " "

F : " Naturellement, maman . Etends toi un peu sur le divan " "

M : " Ce long voyage et l'énervement de tout-à-l'heure ... Tout cela est grotesque . "

F : " Oui, dors un peu . Je continue à cuisiner . "

M : " La musique est bonne, juste ce qu'il faut pour s'endormir . Et puis, on entend un peu moins cet horrible bruit . "

(Pause, on entend la musique)

(Ca sonne à la porte . La radio à distance, la porte s'ouvre, tout près)

F : " Bill . "

Bill : " B'jour, Lucy . "

F : " Qu'est-ce qui se passe, pourquoi restes-tu sur le pas de la porte ? "

B : " Vas dans la cuisine, Lucy . "

F : " Tu ne m'embrasses pas, Bill ? "

B : " Non, je ne t'embrasse pas, aujourd'hui . Ne me touche pas . Je suis saouï .

Laisse moi passer mais ne me touche pas . "

F : " Tu n'es pas saouï du tout, Bill . Ah, mais qu'est-ce que tu as ?

Tout est déjà suffisamment horrible comme ça . "

B : " Viens, entrons . "

(Ils referment la porte)

F : " Maman est venue nous rendre visite . "

B : " Où est-elle ? "

F : " Ici, dans la chambre . "

(Une porte s'ouvre, son de la radio plus proche)

F : " Elle dort . C'est la fatigue du voyage . As-tu faim ? "

B : " Non . "

F : " Le repas est presque prêt . C'est du foi de mouton . "

B : " Je ne veux rien . "

F : " Ton plat préféré . "

B : " Je n'ai pas faim . Maman à l'air de dormir très profondément . "

F : " Je finis de préparer le repas et nous la réveillons . "

B : " Laisse le repas . Reste un moment ici . "

F : " A ton gré . "

B : " Tu es si belle, Lucy . Mon Dieu, comme je t'aime . "

F : "(Béate) Ah Bill . "

B : " Non, reste là, ne me touche pas . Lucy, je pourrais hurler, à te regarder
ainsi . Peut-être, n'es-tu pas particulièrement belle mais j'aime tout en toi .

Je ne vais plus jamais t'embrasser, Lucy . "

F : " Bill . "

B : " Reste assise . Dis moi, est-ce que maman est devenue subitement fatiguée ? "

Je veux dire : ça ne se remarquais pas avant, qu'elle était fatiguée ? "

F : " Elle a dit, tout-à-coup, qu'elle voulait s'étendre . Je devais la réveiller

à ton arrivée . Je vais la réveiller maintenant . "

B : " Tu ne peux plus la réveiller . Elle est morte . "

F : " (criant) Bill, qu'est-ce que tu dis ? "

B : " Reste assise . Ne la touche pas . Viens, sois raisonnable, je n'ai pas beaucoup de temps pour parler . Je suis moi aussi diablement fatigué . "

(Crépitement dans la radio)

B : " Un orage arrive . On l'entend sur la radio . "

F : " Je veux partir, Bill, je veux partir . "

B : " Où donc ? Eteins la radio . Ces craquements sont écoeurants . "

(Elle éteint la radio . On entend le bourdonnement des termites en train de ronger)

B : " Tu entends ça ? "

F : " (murmurant) Je l'entends . Je veux m'en aller, Bill . "

Bi: " Oh reste, Lucy . Ne me laisse pas mourir tout seul . "

F : " Nous n'allons pas mourir, nous allons vivre . "

B : " Je vais mourir, exactement comme maman . "

F : " Non . "

B : " Elle n'est qu'une fine peau qui tombera en poussière si tu la bouscules . "

F : " Mais toi, pas encore ? "

B : " Moi aussi . Je l'ai remarqué sur le chemin . Je regardais justement ma montre .

Il était exactement 17 heures trente lorsque je l'ai remarqué . Maintenant, elles se tiennent dans mon coeur . Ca ne fait pas mal mais je suis complètement vidé de l'intérieur . Si tu me pousses, je m'écroule . "

F : " Bill . "

B : " Non, ne me bouscule pas, je suis infiniment fatigué . C'était bien, nous deux ensemble, c'était bien de vivre avec toi . "

F : " Bill . "

(Le tonnerre, éloigné)

B : " L'orage se rapproche . L'immeuble va s'écrouler sous le tonnerre . "

F : " Pas toi ... pas tout de suite . "

B : " Moi aussi, maman aussi . Ah Lucy, bonne nuit, chéri . Bonne nuit ... "

(La fille crie alors qu'un puissant et long roulement de tonnerre se fait entendre .)

Réveillez-vous car vos rêves vous emporterons .

Restez sur vos gardes face à l'horreur qui se rapproche .

Toi non plus, tu n'es pas à l'abri,

et ta sieste sera désagréablement perturbée,

même si tu t'es retiré loin des villes où le sang sera versé .

Prépare-toi au pire, aujourd'hui ou demain .

" Ah les confidences de Morphée

sur l'oreiller d'Anita,

celui aux roses rouges qu'elle m'a offert en cadeau de Noël,

et dire qu'il lui a fallu trois semaines de travail

pour les broder .

Ah les confidences de Morphée

quand le jarret de veau mijote dans une sauce aux petits oignons .

On s'assoupit peu à peu en pensant aux actualités du soir :

L'agneau pascal, la nature en éveil, l'ouverture du casino de

Baden-Baden, Cambridge l'emportant sur Oxford par deux longueurs

d'avance, voilà qui suffit amplement à occuper le cerveau .

Ah ce coussin moëlleux de plumes d'oie, premier choix .

Il me ferait oublier la pire des nouvelles,

aussi gênante soit-elle . Par exemple quand

j'entendais cette femme, condamnée pour avoir pratiqué

couramment et clandestinement l'avortement, avancer pour sa défense :

"une mère de sept enfants est venue me voir
avec un nourrisson dans les bras, lequel était
emballé dans du papier de journal en guise
de couche-culotte ."

Allons donc, ces affaires ne nous concernent pas,
elles sont du ressort de l'histoire .

On ne peut rien faire là contre,
un malheureux en cache un autre
et quoi qu'on fasse, nos petits-enfants le contesteront ."

" Ah, tu dors déjà ? Debout, mon ami .

Le torrent a dévasté la clôture,
les services de sécurité sont en état d'alerte . "

Non, ne dormez pas

alors que les dirigeants de ce monde sont occupés à regner .

Méfiez-vous du pouvoir qu'ils prétendent devoir acquérir pour nous .

Veillez à ce que vos coeurs ne restent pas de marbre
car cela aussi sera pris en compte .

Agissez spontanément,

chantez les airs qu'on ne s'attendait pas à voir sortir de votre bouche .

Ne vous laissez pas happer par les rouages du monde,
soyez-en plutôt le grain de sable .